

LE JOURNAL DES ENFANTS



PARAISSANT

le 1^{er} de chaque mois

12 FR. PAR AN

HISTOIRES
RECITS
CONTES
LEGENDES

MODES
GRAVURES
PATRONS
DESSINS

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE REDACTION
PARIS, 9, RUE VILLEDOR-RICHELIEU

EXPLICATION DES PLANCHES ANNEXES

MODES

Pour les robes d'enfants et de fillettes, c'est toujours la robe anglaise et la robe princesse, qui continuent à être admises, la robe anglaise à plastron sur toute la hauteur devant et petite jupe très-courte plissée rapportée au bas du dos sous un nœud écharpe fixé aux coutures de côté, ou bien sous le nœud étalé d'une écharpe qui enveloppe la jupe un peu au-dessus du genou. La robe princesse plate devant se fait aussi à basques derrière, basques de guipure posée en remontant, c'est-à-dire que le bord de la dentelle se découpe en haut; l'ornement, quel qu'il soit, se répète sur le col ou les cols s'il y en a plusieurs, sur les poches et sur les parements de manches.

Le modèle le plus à la mode comme pardessus de printemps est le paletot *Argonaute* en drap façonné, il est presque aussi long que la robe et demi ajusté par les coutures cintrées; ce qui fait son genre, c'est qu'il est garni tout autour d'une large bande de faille encadrée d'un galon même couleur mais brodé en une couleur tranchante.

Les sauteries d'enfants dans le jour et les matinées organisées exprès pour eux, donnent une importance toute spéciale à leurs toilettes de bal. En voici une, très-coquette, exécutée pour une blondinette de dix ans : robe en sicilienne blanche, de forme princesse, à plastron sur toute la hauteur, large en bas, resserré à la taille et s'écartant vers l'épaule de façon à décoller le haut et le cou; une dentelle encadre le plastron et rabat sur la robe, et le plastron est bouillonné coupé en échelle par dix entre-deux, un nœud cocarde en faille bleu est piqué à l'angle gauche du décolleté; la petite manche demi-courte, est bouillonnée en long comme le plastron et terminée par un volant plissé en crêpe lisse; la robe est très-courte, le pantalon ne doit pas paraître, les bas sont en soie et les petites bottes boutonnées sont en chevreau blanc, ou en soie.

GRAVURE COLORIÉE

N° 1. — Petit garçon de 4 ans : costume en petit drap noisette rouleauté de faille bois; le devant est plat, le dos plissé, les plis retenus par une longue patte boutonnée aux extrémités, pattes sur les côtés; le dos se détache sur une petite jupe plissée, cols rouleautés, casquette en paille garnie de velours ornée d'une aile.

N°s 2 et 4. — Costume de petite fille : robe en mousseline de laine couleur paille ornée de plissés de faille marron, cette robe fait plastron devant ornée au bas d'un plissé qui fait angle de côté et se perd sous la ceinture, le dos est plissé plus bas que la taille, la ceinture a deux coques et deux pans-poche portefeuille ornée comme le reste, manche à parement encadré d'un plissé, chapeau *Joconde* garni de velours, relevé d'un côté par un nœud de velours bleu, aile au-dessus.

N° 3. — *Première communiant* : robe de mousseline blanche légèrement inclinée derrière, ourlet très-haut surmonté de plis gradués; corsage froncé à la vierge, ceinture de faille agrafée à gauche. — Le fichu à plis, encadré d'un petit plissé, est ouvert en cœur et fermé par un nœud, manche terminée par une ruche rappelant celle de l'encolure, filet en lacet de soie avec nœud devant,

voile en mousseline. — Petit plissé dépassant un peu le bas de la jupe, bottines de soie lacées.

N°s 4, et 5. — (Dos et devant.) L'une en popeline gris de souris et rose, l'autre en foulard à rayures et taffetas Ophélie; le jupon est plissé au bas; la robe est princesse des côtés, à revers de taffetas rouleautés tout autour découvrant un long gilet Louis XV boutonné tout du long, poche sur les côtés qui se drapent dans la couture du lé de derrière échancre en pointe; le dos est doublé, plissé à la religieuse, le pli du milieu est pareil au jupon; nœud au bas du dos et sur la poche. — Chapeau de paille relevé d'un côté, enroulé d'une plume.

GRAVURE NOIRE (DERNIÈRE PAGE DU JOURNAL)

N° 1. — Costume de jeune fille de dix à douze ans. Première jupe ornée d'un plissé; tunique plissée devant en travers et complétée derrière par un lé droit encadré d'un galon, et soulevée pour former pouf. Corsage plissé devant et derrière; le haut est monté à une pièce d'épaule. Manches à parements simulés.

N° 2. — Pardessus de printemps pour petite fille, il est en drap clair ou blanc très-léger, le devant boutonné tout du long. Poches sur les côtés.

N° 3. — Petite fille, robe et tunique, ornement plissé; corsage boutonné en biais sur le travers de la poitrine, petit col rabattu. Manches terminées par un plissé.

N° 4. — Costume de petit garçon, robe-blouse, boutonnée le long du devant, et garnie de pattes. Grand col marin.

N° 5. — Petite fille, robe anglaise recouverte d'un paletot étroit à coutures montant jusqu'aux épaules.

FEUILLE DES PATRONS IMPRIMÉS

N°s 1 à 5. — Costume de petit garçon, première figure de la gravure coloriée. Le devant princesse tombe droit, boutonné au milieu et est traversé par une grande pièce en biais formant ceinture boutonnée sur les côtés. Le dos est plissé et formé en deux parties, c'est-à-dire que le haut retombe en tuyautant sur une petite jupe très-courte qui vient se fixer sous la ceinture. Grand col marin bordé de soie et garni de biais traçant un collet rond. Les manches ont des revers de fantaisie.

N°s 6 et 7. — Dessins de soutache pour tabliers ou robes d'enfant.

N° 8. — Riche broderie au passé et point lancé.

N° 9. — Broderie renaissance pour garnitures de robes.

N°s 10, 11, 12. — Patron de la robe de petite fille, représentée sur les figures 2 et 4 de la gravure coloriée. Le devant fourreau est orné d'un grand biais encadré de plissés qui tourne derrière former le col, le dos est plissé et garni d'une grosse ceinture.

N°s 13 à 17. — Divers dessins de soutache.

N° 18. — Broderie de fantaisie.

Les personnes qui désirent obtenir des patrons en dehors de ceux publiés par le journal, devront accompagner leur demande de un franc cinquante centimes, en timbres-poste français, pour chaque modèle.

JOURNAL DES ENFANTS

LA POUPÉE DE SUZANNE

III

Cette voix terrible était celle de la mère Brigitte, une vieille paysanne, longue et maigre, coiffée d'un mouchoir rouge, au visage bruni par le grand air, à la mine rébarbative, raide comme un piquet, quoique très-bonne femme sous son apparence de gendarme déguisé.

— Je vous en prie, madame, balbutiait Suzanne, ne parlez pas si haut... maman dort encore; elle est malade... Voici les fleurs... j'allais vous les rapporter... mon frère...

— Ah! ce vaurien est votre frère? interrompit la revendeuse; misère de la vie! Je vous plains de tout mon cœur, car vous me paraissez une honnête petite fille... Faut-il être malin pour m'avoir attrapée, moi, la mère Brigitte! Et dire que j'aimais ce moucheron! que j'avais confiance en lui, que des fois il gardait ma voiture!... Il vous a, le pendar, pour tromper son monde, un parler si franc, une si gentille frimousse! A-t-il dû en chiper de la marchandise! mon sang n'a fait qu'un tour, quand j'ai appris sa *mauvaiseté*. Pourtant, je n'étais point chiche de bontés pour lui. Hier et avant-hier, je lui ai donné un brin de bouquet, sans compter les sous, en veux-tu, en voilà! mais monsieur s'est sans doute trouvé mal servi; il a fait sa cueillette à mon nez et à ma barbe... Des roses à cinquante centimes la pièce, en faut-il de l'audace!

Tout en écoutant ce déluge de paroles, Suzanne jetait des regards éperdus du côté de la chambre de sa mère, craignant, à chaque seconde, de voir la porte s'ouvrir.

(Reproduction interdite.)

Quant à Georges le vaillant, Georges le courageux, écrasé sous le poids de la honte, il grelottait de tous ses membres, tremblant, lui aussi, de voir paraître sa mère, ou, chose plus terrifiante encore, le képi d'un gardien de la paix.

Pilote, non moins épouvanté, la queue en trompette, la moustache hérissée, faisait le gros dos en poussant des miaulements plaintifs.

— Suzanne! Suzanne! appela madame Andrieux réveillée par le tapage.

— Je vous en conjure, madame, reprit la fillette d'un ton suppliant, retirez-vous; l'étourderie de mon frère ne vous a causé aucun dommage; la botte de roses est intacte, je puis même vous la payer si vous l'exigez, mais de grâce, allez-vous-en... Il faudrait être vraiment méchante pour vouloir faire de la peine à maman; il est inutile qu'elle sache...

— Bien du contraire, ma poulette. Dans l'intérêt du jeune cadet, elle doit apprendre de quoi il retourne.

Ne recevant pas de réponse, madame Andrieux s'était levée, et demi-vêtue, pâle d'inquiétude, elle ouvrit la porte en disant:

— Qu'est-ce donc, qu'est-il arrivé?

— Rien, maman, s'empressa de répondre Suzanne en essayant de repousser la marchande sur le palier.

Mais celle-ci, sans égards pour les supplications de la petite fille, s'avança résolument et répliqua de sa voix rude:

— Il y a, ma jeune dame, que votre fils est un voleur.

— Georges, un voleur! s'écria la pauvre mère atterrée, ce n'est pas possible!

— Ce n'est pas vrai, ajouta intrépidement Suzanne; madame se trompe. J'avais dit à Georges de demander le prix d'un

bouquet de roses; au lieu de cela, il a apporté le bouquet pour me le montrer, sans savoir, le pauvre innocent, qu'il s'exposait à être traité de voleur. Puis, au moment où je sortais pour aller rendre les fleurs, madame est arrivée... Voilà toute l'histoire, elle est bien simple.

— Ta, ta, ta, fit la marchande, vous parlez joliment, ma mignonne demoiselle, mais vous brodez un conte à votre fantaisie.

— Laissez-nous, ma fille, reprit madame Andrieux, comprenant que Suzanne cherchait à disculper son frère, et que ce dernier était réellement coupable.

Toutefois, si la faute de Georges paraissait grande, elle pouvait, jusqu'à un certain point, trouver son excuse dans le sentiment qui l'avait fait commettre.

Pendant que Suzanne s'efforçait de tranquilliser sa mère, la paysanne, introduite dans la chambre à coucher, examinait furtivement le modeste intérieur où sa présence jetait tant de trouble. Des travaux de couture amoncelés près d'une table, des jouets d'enfants rangés avec ordre sur une commode, des meubles d'une propreté rigoureuse, mille détails promptement saisis et qui révélaient une existence laborieuse, gagnèrent le cœur de la vieille femme. Aussi, quand madame Andrieux lui eut appris le secret motif de l'action de Georges, action blâmable sans doute, mais non tout à fait indigne de quelque indulgence, changea-t-elle de langage et de physionomie.

— Ma chère dame, dit-elle en adoucissant de son mieux le timbre aigu de sa voix, si j'ai fait l'ogresse, c'était à seule fin de vous rendre service. Je savais, par le concierge de votre maison, que vous, les enfants également, et encore l'oncle Bateau, à la jambe cassée, vous étiez la crème des braves gens. Alors, sachant cela, je m'ai dit: « Je vas donner au ga-

lopin une leçon qu'il n'oubliera pas de sitôt. » Donc, si j'ai manqué aux usages de la bonne société en *confusionnant* votre demoiselle par une entrée menaçante, c'était à seule fin, je vous le répète, d'effrayer le gamin, de lui ôter l'envie de prendre goût à un jeu qui pourrait le mener loin... J'ai eu, moi qui vous parle, cinq garçons. Les quatre premiers, élevés à la dure, sont des hommes de probité et de travail; le dernier, gâté à plaisir, est devenu un mauvais sujet. Tant que les arbres sont jeunes, on peut les faire pousser droit; il suffit de les soutenir avec un bout de bâton; mais, si on les laisse grandir à leur convenance, ils montent de travers et, plus tard, il n'y a pas moyen de les redresser. C'est pour vous dire sans offense, ma chère dame, qu'il faut mieux veiller sur l'enfant et ne point le laisser, à son content, courir par les rues. Tous les jours que le bon Dieu fait, je le vois sur le trottoir, en compagnie du relayeur de l'omnibus. Sans mépriser personne, il est bien permis de croire que le père François n'a point été bâti pour servir de tuteur à une jeunesse.

— Vous avez raison, madame, répondit en rougissant la jeune femme.

— Appelez-moi mère Brigitte, c'est plus *amiteux*, et le « Madame » ça me chiffonne.

— Eh bien! mère Brigitte, vous avez parfaitement raison; désormais je défendrai à Georges de sortir de notre rue.

— Et moi, je me charge de vous le renvoyer, s'il vient rôder dans nos alentours... Tenez, ma chère dame, prenez ce bouquet; il ne vaut pas cher, et ça me plaît de vous l'offrir.

Madame Andrieux voulut refuser, la mère Brigitte lui coupa la parole.

— Ne vous *ostinez* pas, dit-elle. Vous aimez les fleurs, moi j'aime les robes fine-

ment cousues. Nous pourrions nous entendre, s'il vous convient de travailler pour une vieille femme qui ne s'habille guère que pour aller, le dimanche, rendre visite au bon Dieu.

— Apportez-moi votre ouvrage, mère Brigitte, vous serez contente.

— Bien entendu, reprit gaiement la marchande, que les bouquets n'entreront pas en compte, ils ne feraient point bouillir la marmite... Et maintenant, ajouta-t-elle en se levant, pour que la leçon soit tout à fait profitable au moutard, j'ai bien envie de jouer encore à la mauvaise.

— Agissez à votre idée, mère Brigitte.

La bonne femme ne se le fit pas dire deux fois ; elle ouvrit violemment la porte et, d'un ton furieux :

— Que je l'y reprenne, votre garçon ! que je le revoie seulement au coin de ma rue ! Je connais le *Ministre* de la police et tous les gardiens de la paix. En un tour de main, il sera coffré au fin fond des cachots de Mazas.

— Ayez pitié de mon fils, dit madame Andrieux se prêtant à la comédie.

— Pas de pitié pour les voleurs ! Des chaînes de fer et du pain sec pendant toute leur vie... C'est la loi !

Sur ce, la revendeuse adressa un signe amical à sa nouvelle connaissance et s'esquiva en riant.

Suzanne avait calmé Pilote et tiré Georges d'un petit coin où il s'était caché. Elle le tenait entre ses bras, essayant de le rassurer, de le consoler, car il tremblait encore, et pleurait à chaudes larmes.

— Georges ! malheureux enfant ! dit madame Andrieux, comment as-tu osé ?

Georges s'élança au cou de sa mère, et, tout en se serrant contre elle, tout en l'embrassant, tout en sanglotant :

— C'était pour toi, maman ; c'était pour toi, pardonne-moi ; je ne le ferai plus.

— Je l'espère, mon ami... Allons, ne pleure pas, ton oncle va arriver ; il doit venir de bonne heure aujourd'hui, et, s'il te voyait les yeux rouges, il faudrait lui apprendre ce qui s'est passé. Quel chagrin pour lui ! Quelle honte pour toi !

Georges essuya vivement ses paupières gonflées. Rougir devant le vieil invalide, ce modèle des braves, encourir son mépris ; jamais ! oh, jamais !

— Tu as entendu les menaces de la mère Brigitte ? continua madame Andrieux, sois sûr qu'elle ne t'émènerait pas... Ainsi, garde-toi bien d'aller dans sa rue.

Le jeune garçon promit tout ce que voulait sa mère, c'est-à-dire de rompre toutes relations avec François, et de renoncer à ses habitudes de vagabondage.

Pendant une semaine, il tint parole. L'oncle Frégate profita de cette sagesse inaccoutumée pour reprendre les leçons de géographie et le récit de ses voyages. Georges écoutait, tantôt d'une oreille distraite — et le bonhomme pouvait raconter impunément des aventures déjà dites et redites, — tantôt avec une attention qui exigeait de la variété dans le récit. Ce jour-là, les choses allaient mal, Georges bâillait et l'oncle Frégate, qui était au bout de son rouleau, fulminait contre l'irrévérence des enfants en général, et surtout contre celle de son petit-neveu, car, non content de bâiller, de s'agiter sur sa chaise, d'agacer le chat pour le faire miauler, M. Georges s'oubliait jusqu'à dire : « Elle m'ennuie, cette histoire, je la connais... »

Suzanne donnait aussi à Georges des leçons de lecture, mais il n'en profitait guère. Le pauvre gamin avait la nostalgie de ce bon coin de rue où trônait l'ami François. Enfin, n'y tenant plus, il s'avisait d'un moyen qui, tout en lui évitant la désagréable rencontre de Brigitte, lui permit de faire de temps en temps une courte

chevauchée : au lieu de suivre le cheval à la montée de la rue pour l'enfourcher à la descente, il allait l'attendre au point d'arrivée et mettait pied à terre place Saint-Georges.

Un matin, le jeune garçon, revenant de sa promenade équestre, se croisa sur l'escalier avec la mère Brigitte. Sa première pensée fut de tourner les talons et de dégringoler au plus vite. Puis, comme il avait la conscience nette, — ce qui donne du courage, — il affronta le péril, se rangea de côté pour laisser descendre la vieille femme et, les yeux baissés, les joues rouges, la main droite à la visière de sa casquette, il attendit.

— Bonjour, gamin, dit la paysanne d'un ton amical ; allonge tes menottes que je les remplisse de billes.

— Merci, madame, je n'en veux pas, répondit Georges, et, franchissant l'escalier quatre à quatre, il rentra chez sa mère.

— Voyez-vous le *fiérot* ! grommela la marchande ; eh bien, j'aime ça ; il a du cœur au ventre, il a senti l'éperon, on ne l'attrapera plus à mal faire.

La mère Brigitte avait apporté de l'ouvrage ; elle en fut satisfaite, le paya bien, en donna de nouveau et gagna peu à peu la sympathie de Suzanne qu'elle avait prise en grande amitié. Elle s'intéressait aussi à la maladie de madame Andrieux, lui donnait d'utiles conseils et ne venait jamais la voir sans lui apporter un bouquet.

Entre pauvres gens la confiance n'est pas longue à venir. La mère Brigitte partagea bientôt l'anxiété de la famille qui attendait, de semaine en semaine, le retour en Europe de *la Belle-Émilie*.

Logée dans le voisinage de ses nouveaux amis, elle venait fréquemment les voir. Georges s'était réconcilié avec la bonne femme sous condition expresse qu'elle ne le verrait jamais au coin de sa rue, et l'on

cle Frégate, touché de ses prévenances pour Madeleine, lui faisait bon accueil.

Ce fut la mère Brigitte qui expliqua à Suzanne la signification du mot énigmatique de « spécialiste. »

— Mon cher trésor, lui dit-elle, c'est, à proprement parler, un médecin n'ayant appris à son école qu'une seule maladie : mais, dame, celle-là, il n'en ignore de rien. Il y a, dans les *spécialistes*, des docteurs pour la poitrine, pour l'estomac, pour la tête et ainsi de suite. Celui qui pourrait guérir votre maman est fameux entre les fameux. Seulement, il prend cher... chacune de ses paroles valant un pesant d'or. S'il venait à votre cinquième étage, il faudrait lui donner vingt francs... peut-être même quarante.

— Combien de fois viendrait-il ? demanda naïvement la fillette.

— Uniquement une pauvre fois, mon bijou.

— Guérirait-il maman dans cette seule visite ?

— Ça se pourrait tout de même, vu qu'il est, dans sa partie, le plus savant des savants du monde. Je le connais sans le connaître étant du même pays que lui, native de Châteaudun où il est question de lui bâtir une *estatue* sur la plus belle place de la ville. Ensuite, l'hiver dernier que j'étais en état de maladie à l'hôpital Beaujon, je l'ai vu de mes yeux : c'est un grand bel homme avec une figure pâle, moitié sévère moitié douce, et un regard si tellement profond que l'on comprend tout de suite qu'il voit à travers la peau, et que les maladies ne sont pas fières quand il met la main dessus.

— Mère Brigitte, je voudrais bien savoir le nom et l'adresse de ce médecin.

— Pour ce qui est de son nom, il s'appelle le docteur Livet... Quant à son adresse,



c'est à trouver. Je m'en charge. Repassez demain par ici, et vous en saurez autant que moi.

Suzanne parla du célèbre docteur à sa mère et à l'oncle Frégate.

— C'est à voir, dit l'oncle qui en était aux derniers sous du trimestre de sa pension.

La malade prétendit qu'elle allait mieux, qu'il était inutile de se tourmenter.

Ces vagues réponses ne contentaient pas la petite fille. Jour et nuit, elle pensait au docteur Livet, à cet homme béni du ciel qui, d'un mot, et moyennant vingt francs, pouvait rendre la santé à sa mère.

Vingt francs ! mais où trouver une pareille somme ?

Suzanne compta sa bourse ; c'était elle qui tenait le livre des dépenses, hélas ! à peine avait-elle une trentaine de francs, et les rentrées se faisaient avec tant de lenteur et de difficultés !... Les dames qui donnent le plus à travailler sont souvent celles qui se pressent le moins pour payer, et, sous peine de perdre une cliente, il faut attendre son bon plaisir. Toutefois, sans rien dire, Suzanne alla réclamer le paiement de quelques modestes factures. Elle s'y prit d'une façon si gentille, que, sans blesser personne, elle parvint à réunir une certaine somme. Par malheur, c'était l'époque du loyer ; elle n'osa en distraire les vingt francs destinés au médecin, d'autant qu'il fallait les retenir le plus secrètement possible, parce que madame Andrieux n'aurait jamais consenti à laisser faire pour elle une telle dépense. Alors Suzanne eut recours à d'autres moyens : Elle réduisit les frais de la maison au plus strict nécessaire, calculant avec une parcimonie d'avare l'emploi de ses modestes ressources. Au bout de huit jours, elle avait mis quarante sous de côté ; déjà elle s'en réjouissait, lorsque monsieur Georges ayant mis son pantalon

en lambeaux, il fallut, pour lui éviter les reproches de sa mère, sacrifier les quarante sous à la remise en bon état du malheureux pantalon.

Dans ces cruels déboires, une consolation restait à Suzanne, c'était la charmante Dora. Chaque soir, la tâche du jour accomplie, elle jouait avec sa fille, la berçant pour l'endormir, lui contant tout bas ses espérances et ses peines. Pendant que la fillette dorlotait sa poupée, deux yeux d'un jaune d'or étincelants de colère suivaient ses mouvements, deux oreilles attentives cherchaient à percevoir dans l'inflexion de sa voix le sens des paroles qu'elle adressait à Dora. Puis, les yeux d'or se fermaient, les oreilles n'écoutaient plus et un miaulement prolongé sortait d'un coin de la chambre.

— Qu'a donc Pilote ? disait la fillette sans se douter le moins du monde qu'elle meurtrissait le cœur de Pilote en comblant Dora de tant de caresses.

Le chat, d'un naturel ombrageux et jaloux, avait d'abord supporté patiemment l'abandon de sa jeune maîtresse qui ne s'occupait plus de lui, sauf pourtant à l'heure des repas. Les attentions, les tendresses, les baisers étaient maintenant pour cet être mystérieux et bizarre qui restait immobile pendant des journées entières. Pilote avait longtemps tourné autour de Dora cherchant sans doute à pénétrer le mystère de son existence. Puis, ne pouvant y parvenir, il s'était mis à l'affût dans un coin de la cuisine avec le secret espoir qu'elle viendrait lui disputer son déjeuner. Comme on le pense bien, Dora n'avait pas bougé de place. Alors, maître Pilote s'était décidé à provoquer sa rivale. Il avait sauté sur la commode et gratifié Dora d'un bon coup de griffe. Cette attaque brutale surprit tellement la poupée qu'elle tomba la tête la première ; Pilote se préparait à bondir

sur elle pour l'anéantir tout à fait lorsque Georges se hâta d'intervenir. Il gronda doucement le bourreau, releva la victime et répara le désastre qui était insignifiant ; une éraflure sur le nez et les cheveux en désordre, voilà tout.

Seulement, comme rien n'échappe aux yeux d'une mère, Suzanne s'aperçut, le soir même, que Dora avait fait une chute.

— Qui donc a touché à ma poupée ? demanda-t-elle en regardant Georges d'un air sévère.

— Personne, répondit-il, ne voulant pas accuser Pilote.

— Personne, personne, répéta la fillette, elle ne s'est pourtant pas égratignée toute seule ; elle n'a pas, toute seule, défrisé ses cheveux et mis son chapeau de travers.

— C'est peut-être le chat, dit en riant l'oncle Frégate.

— Eh bien oui, c'est le chat, reprit Georges ; il déteste Dora, parce que Suzanne est toujours à l'embrasser, à la câliner, à l'appeler « Ma fille chérie, ma belle mignonne ! » Pilote n'est ni sourd ni aveugle ; il voit, il entend et il a le cœur gros.

— Oui, Pilote est jaloux, ajouta madame Andrieux ; aussi je te conseille de ne plus laisser ta poupée à sa disposition ; il finirait par l'abîmer, ce serait dommage, car elle a coûté fort cher.

— Tiens ! c'est vrai, elle a coûté cher, reprit Suzanne comme frappée d'une idée subite ; combien, à peu près, mère ?

— Cent sous, répondit le vieux marin.

— Cent sous seulement ! s'écria la fillette visiblement désappointée.

— Ton oncle plaisante, ma chère enfant. Les toilettes seules de Dora valent près de deux cents francs. Jé crois donc ne pas me tromper en disant que la poupée et le trousseau ont été payés quinze louis.

— Quinze fois vingt francs, petite mère ?

— Exactement cela.

— Mille millions d'imbéciles ! Faut-il que ce particulier d'Anglais soit prodigue de ses écus pour les avoir employés d'une si pauvre façon, dit en roulant de gros yeux le vieil invalide.

— Il aurait mieux fait d'acheter un bateau, fit observer Georges... Pilote aime les bateaux, n'est-ce pas, Pilote ?

— Ainsi, demanda Suzanne, si nous voulions vendre Dora, nous aurions beaucoup d'argent ?

— Il faut la vendre, dit Georges, elle n'est pas amusante du tout.

— Personne ne voudrait te l'acheter, reprit madame Andrieux, ou bien on t'en offrirait un prix dérisoire.

— Pas moins de vingt francs, je suppose ?

— Peu importe, ma chère enfant... Je ne vois pas pourquoi tu t'informes de la valeur de ta poupée.

— Pour rien, oh ! pour rien du tout ! s'empressa de répondre Suzanne.

Une pensée singulière venait cependant de traverser sa petite tête. Le moyen de se procurer les précieux vingt francs était enfin trouvé. Comment n'y avait-elle pas songé plus tôt ?... Mais, avant de recourir à ce moyen, il fallait, le plus naturellement du monde, faire disparaître la poupée.

— Puisque Pilote est si méchant, dit-elle, je vais serrer Dora dans le grand tiroir de la commode, celui qui renferme les affaires de papa, et auquel on ne touche jamais. Pour peu qu'on laisse Pilote agir à sa guise, il aura bientôt fait de défigurer complètement ma pauvre poupée, et je tiens beaucoup à la montrer à petit père dans toute sa fraîcheur.

— C'est une bonne précaution, dit l'oncle ; nous la ferons sortir le dimanche.

— Elle ne sortira plus avant l'arrivée de papa... Tu devrais aussi serrer ton bateau, Georget.

— Ah! mais non, je ne l'abime pas, et Pilote non plus.

Tout en parlant, Suzanne effaçait de son mieux la trace, d'ailleurs très-légère, des égratignures, bouclait les cheveux de Dora et lui mettait sa plus belle robe. La toilette terminée, elle rangea dans le carton les vêtements de la poupée, la coucha dans la boîte et mit le tout au pied de son lit en disant avec une émotion contenue :

— Cette nuit encore, elle dormira près de moi !

Pendant toute la soirée, Suzanne fut tour à tour d'une morne tristesse ou d'une gaieté folle. Elle regardait sa mère avec des yeux pleins de larmes, l'embrassait à l'étouffer, riait aux éclats, puis s'arrêtait tout à coup, comme si un sanglot lui eût monté à la gorge. Elle demanda une histoire à l'oncle Frégate et n'entendit pas un mot du tragique récit que fit le vieux marin de son vaillant combat contre un ours, unique drame de sa vie qu'il ne manquait jamais de raconter deux ou trois fois par semaine. Heureusement pour l'amour-propre du vieillard, Georges s'était endormi au début de l'aventure.

A dix heures, l'oncle prit congé.

La nuit fut bonne pour madame Andrieux, mais Suzanne resta longtemps les yeux ouverts. Elle avait retiré Dora de sa boîte et lui faisait, à la lueur d'une veilleuse, en pleurant tout bas, les plus touchants adieux.

— Allons, ne te chagrine pas, ajouta-t-elle après avoir embrassé les joues roses de la poupée, tu me deviendras d'autant plus chère que je te devrai la santé de ma pauvre maman. Courage, ma fille bien-aimée, je ne passerai pas un seul jour sans t'envoyer du fond de mon cœur les plus tendres baisers !

A huit heures du matin, la fillette était debout. Elle se glissa sans bruit hors de la

chambre, et, sans réveiller Georges qui couchait dans la pièce d'entrée, alla chercher le pain, le lait, monta l'eau, alluma le feu, souhaita le bonjour à Pilote, étonné d'une politesse dont il avait perdu l'habitude, et à laquelle il répondit de son air le plus câlin.

Quand le déjeuner fut prêt, Georges, ayant senti la bonne odeur du lait chaud et des tartines grillées, sauta à bas du lit, expédia sa prière — il en avait une à son usage personnel qui était très-courte — et vint se chauffer au fourneau de la cuisine.

— Mon chéri, lui dit sa sœur, je vais faire une course qui va me retenir dehors peut-être un peu longtemps ; ne bouge pas d'ici avant mon retour. Maman sait que je dois aller chercher de l'argent au magasin de lingerie, où il faut souvent attendre ; elle ne sera pas inquiète. Tu lui porteras son lait, tu allumeras le feu dans sa chambre ; il est tout arrangé, une allumette suffira pour le faire flamber. Tiens, en voici deux : prends bien soin de ne pas te brûler !

Puis, profitant de l'attention que Georges donnait à son déjeuner, elle prit le carton qui contenait la poupée et sortit en toute hâte.

Neuf heures venaient de sonner. Le temps était brumeux et glacial. Mais Suzanne ne fit attention ni au brouillard, qui rendait les rues à moitié obscures, ni au froid, qui rougissait son visage encore marbré de larmes. Elle gagna rapidement le faubourg Montmartre — ses pieds mignons semblaient ne pas toucher la terre — et s'arrêta devant une maison de triste apparence dont la porte était surmontée d'une enseigne peinte sur bois, portant ces mots en lettres blanches : *Mont-de-Piété*. Elle entra sans hésitation, franchit un étroit escalier, poussa de la main une porte

qui s'ouvrit aussitôt, et se trouva dans une pièce faiblement éclairée, coupée, au centre, par un grillage comme le sont, dans les gares de chemins de fer, les bureaux de bagages.

Cinq ou six personnes, à mines blafardes, étaient assises sur un banc qui faisait le tour de la pièce : les unes tenaient sur les genoux un paquet contenant des vêtements, les autres n'avaient pas encore ôté de leur poche l'objet sur lequel elles voulaient contracter un emprunt.

Personne ne fit attention à Suzanne. Dans ces tristes réduits de la misère parisienne, chacun a bien assez de penser à soi.

La petite fille s'assit dans un coin, donna un dernier coup d'œil à la toilette de Dora et, détournant les yeux pour résister à la tentation de l'embrasser une dernière fois, elle attendit.

Devant une ouverture, pratiquée dans le grillage, se tenait une vieille femme ; elle discutait, d'un ton lamentable, avec un employé afin d'obtenir, sur une paire de draps, un prêt de dix francs.

— Mon bon monsieur, disait-elle, il me faut le compte rond, c'est pour acheter les marchandises de la journée, et la Halle ne fait pas crédit.

— Cinq francs, la mère, et pas un sou de plus !.. la toile est usée, elle pourrait servir de passoire.

— Ah ! les temps sont durs, les temps sont durs ! gémissait la malheureuse.

Suzanne eut un frisson. Elle commençait à comprendre les difficultés de son entreprise. Difficultés qui lui parurent bientôt d'autant plus grandes que chacun des emprunteurs, se succédant au guichet après la marchande ambulante, fut obligé de prendre, non ce qu'il demandait, mais ce qu'on jugeait équitable de lui offrir.

Quand vint le tour de la fillette et qu'elle

présenta, d'une main tremblante, la gentille Dora, l'employé se mit à rire.

— Nous ne prêtons pas aux enfants, ma belle petite, et surtout sur une poupée.

— Monsieur, balbutia Suzanne, je viens de la part de maman qui est malade ; voici une quittance de loyer.

— Très-bien, mais une poupée n'est pas un gage acceptable... Apportez autre chose.

— Comment, une poupée ? demanda-t-on derrière le grillage.

— Oui, venez donc voir. Elle est, ma foi, fort jolie la demoiselle aux yeux d'émail, quelle toilette retour des Courses ! D'où tenez-vous ce superbe jouet, mon enfant ?

— Monsieur, c'est un Anglais qui me l'a donné, répondit Suzanne dont le cœur battait à se rompre.

— Attendez, cria du fond de la pièce une troisième voix, et un jeune homme à la figure affable parut au guichet.

— Comment vous appelez-vous... Mademoiselle ? demanda-t-il en consultant un carnet qu'il avait tiré de sa poche.

— Suzanne Andrieux.

— Vous demeurez ?

— Rue de Provence, numéro 4.

— Combien voudriez-vous pour votre poupée ?

— Vingt francs ; mais, ajouta vivement la fillette, la poupée a un trousseau... Maman, qui est couturière et qui connaît le prix de la soie, de la dentelle, du velours, dit que le tout a été payé trois cents francs. J'ai apporté le trousseau, le voici.

Le jeune homme prit la boîte, regarda d'un air de compassion la pauvre petite fille dont les yeux étaient pleins de larmes, et lui dit en souriant :

— Je crois que nous pouvons vous prêter cinquante francs.

— Cinquante francs ! répéta Suzanne étourdie de joie, oh ! quel bonheur ! Il y

aura de quoi payer le médecin et aussi les remèdes.

— Lambert, vous êtes fou, dit un des employés.

— Je prends tout sur moi, répondit le jeune homme.

Suzanne, rayonnante, signa son nom sur un grand registre, et la reconnaissance du dépôt lui fut remise.

— Monsieur, dit-elle à son protecteur avec une grâce charmante, je vous remercie bien de votre obligeance, et je vous prie d'avoir grand soin de ma poupée. Je viendrai la reprendre dès que mon papa sera arrivé à Paris.

— Soyez tranquille, mon enfant.

Suzanne remercia une dernière fois, et sortit du *Mont-de-Piété*, tenant, étroitement serrés dans sa petite main, les cinquante francs en belles pièces d'or.

VICTOR PERCEVAL.

La suite au prochain numéro.

— Reproduction interdite. —

MAITRE JACQUOT

(Suite et fin)

Soudain, par la fenêtre, Sautillette entra à tire-d'aile et vint se percher sur un meuble d'où elle se mit à regarder autour d'elle avec un air de contentement.

A la vue de la pie, le plumage de maître Jacquot s'ébouriffa, puis il se prit à lancer des cris perçants, et à trépigner avec fureur sur les barreaux de son perchoir, tout en fixant sur Sautillette un regard que la colère irisait de lueurs brillantes.

Abasourdis par ce vacarme, Hélène et Cécile portèrent les mains à leurs oreilles; mais madame de Valmont, qui examinait

le manège du perroquet et l'attitude satisfaite de la pie, se frappa tout à coup le front, et, se rappelant l'histoire de la *Pie voleuse*, qui fut le point de départ de cet immortel opéra italien appelé la *Gazza ladra*, elle prit dans son porte-monnaie une pièce d'argent toute neuve et la déposa sur le velours de l'écrin; puis, faisant signe aux deux petites filles qui la regardaient avec surprise, elle sortit de l'appartement dont elle referma la porte aussitôt que les enfants en eurent franchi le seuil.

De nouveau le salon se trouva désert, c'est-à-dire qu'il ne fut plus habité que par Sautillette et maître Jacquot.

Pendant un instant, la pie se promena de meuble en meuble, après quoi elle vint pour jouer avec maître Jacquot. Mais celui-ci la reçut de si mauvaise grâce qu'elle souleva les ailes en signe d'indifférence, et continua sa promenade.

Bientôt elle alla se poser sur la table à ouvrage, et son regard fut de suite attiré par la brillante pièce d'argent qu'elle se mit à contempler d'un œil d'envie... puis, avec son bec, elle la retourna en tous sens, s'éloigna de quelques bonds pour mieux juger de l'effet qu'elle produisait, et revint vers l'objet fascinateur.

Le perroquet, tout en faisant semblant d'éplucher un épi de millet, suivait d'un œil surnois le manège de sa compagne.

Sautillette ne fut pas assez forte pour résister à la tentation.

Après avoir regardé autour d'elle, elle s'empara de la pièce d'argent et prit sa volée par la fenêtre ouverte.

— Non! non! non!... s'écria aussitôt maître Jacquot, qui se remit à trépigner sur son perchoir en poussant des cris aigus, signe évident d'une nouvelle et très-grande colère.

Mais Sautillette, sans ralentir son essor, s'enleva dans l'espace.

Voici, en peu de mots, ce qui s'était passé pendant la scène que nous venons de raconter.

A peine sortie de l'appartement, madame de Valmont dit à Hélène d'aller entr'ouvrir avec précaution une petite porte de service donnant accès dans la pièce que l'on venait de quitter, et de suivre des yeux tous les mouvements de la pie.

Hélène se hâta d'obéir.

Alors la jeune femme, posant un affectueux baiser sur le front de Cécile, la prit par la main et sortit rapidement avec elle.

Madame de Valmont ne s'arrêta que lorsqu'elle fut arrivée près du jardinier, qui ratissait le sable doré d'une grande allée du jardin.

— François, allez vite vous cacher sous la fenêtre ouverte du petit salon; et, si vous voyez Sautillette s'envoler, remarquez bien les endroits où elle ira s'abattre.

Après avoir donné cet ordre, madame de Valmont et sa petite compagne rejoignirent Hélène, qui s'empressa de raconter ce qui venait de se passer.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, quelques secondes après le départ de Sautillette, la jeune femme et les deux petites amies rentrèrent dans le salon.

Maitre Jacquot était de très-mauvaise humeur, et il déchiquetait furieusement le bois de son perchoir.

Sans s'occuper de lui, madame de Valmont courut vers la fenêtre et regarda au dehors.

Elle ne tarda pas à voir la pie.

Sautillette était perchée sur l'un des angles d'une gouttière se trouvant à la toiture d'un petit hangar.

Ce hangar était très-rapproché et faisait face à l'habitation, d'où l'on pouvait parfaitement suivre les mouvements de l'oiseau.

Sautillette regardait au fond de la gouttière, et elle semblait enchantée de ce qu'elle y voyait. Elle y descendit même, et se mit à faire des petits bonds en battant des ailes et en poussant des cris de joie.

Enfin, fatiguée ou satisfaite de son manège, elle reprit son vol vers le château.

Déjà le jardinier, fidèle à la consigne qu'on lui avait donnée, était monté sur une échelle et cherchait dans la gouttière.

Quelques minutes plus tard, François remettait à sa maîtresse différents objets qu'il avait trouvés dans le hangar.

— François, ayez l'obligeance d'aller dans l'orangerie; vous y prendrez la grande cage et vous y mettrez tout ce qui pourra en rendre le séjour agréable à la protégée de ma fille.

— Vous savez, François..., la jolie cage, fit Hélène, la toute blanche qui a des tourelles à toitures vertes et des petits clochetons d'or.

— Voyez, mes enfants, fit madame de Valmont, voyez comme on a raison de dire que les pies, même les mieux élevées et les plus heureuses, convoitent et volent tous les objets dont le brillant les attire.

Remarquez quel bizarre assemblage: une cuillère à café, un bouton de manchette, un morceau de cristal, une bourse rouge bordée d'acier, une épingle d'or, ton médaillon, une boucle en nacre...

Hélène, penchée à la fenêtre, regardait le jardinier qui, agenouillé sur la plus haute marche du perron de granit, meublait le plus confortablement possible l'élégante cage blanche et verte.

L'enfant soupira en cherchant du regard la future prisonnière. Mais elle eut beau fouiller tous les coins du salon, la pie resta introuvable.

— Voilà qui est étonnant!... Jamais elle ne s'éloigne de la maison à cette heure;

elle sait bien que c'est le moment du déjeuner.

François! savez-vous où est ma pie?

— Tout à l'heure elle a passé au-dessus de moi.

Le paysan redressa sa haute taille, regarda autour de lui et sur les arbres environnants.

— Tenez, mamzelle, ça doit être ce petit point noir..., tout là-bas, en haut de ce grand peuplier.

Ce disant, François cria d'une voix retentissante :

— Sautillette! Sautillette!...

Le point noir resta immobile, mais la brise apporta l'écho d'un croassement rauque qui résonna lugubrement; puis Sautillette ouvrit ses longues ailes et, jetant un second cri triste comme un dernier adieu, elle fendit l'espace et disparut peu à peu dans le vague de l'immense horizon.

Or, jamais la pie n'était allée au delà des derniers arbres du parc entourant le château des Acacias.

Hélène joignit ses petites mains, et ses yeux se fixèrent sur l'honnête visage du vieux jardinier. A ce triste regard, le brave homme n'osa répondre; mais il reprit sa place près de la cage, et, une à une, en ôta les friandises qu'il y avait accumulées. L'enfant comprit.

— Maman, fit-elle en se rapprochant de madame de Valmont et de Cécile, maman, nous ne reverrons plus Sautillette : elle vient de disparaître au loin, du côté de la forêt d'Orléans.

— Maître Jacquot, demanda madame de Valmont, toi qui sais tant de choses, dis-nous, est-ce le remords qui chasse Sautillette?

L'étrange oiseau écouta d'un air grave, et ce fut d'un accent posé et réfléchi qu'il répondit :

— Non ! non ! non !

— Alors, reprit la jeune mère, heureuse de voir l'attention que sa fille apportait à cette petite scène, alors, mon bon Jacquot, tu crois que Sautillette nous a tout simplement abandonnées, parce qu'elle aura vu la cage et qu'elle a compris que cette cage devait devenir sa prison?

Le perroquet fit entendre un petit rire méprisant, après quoi, se grattant l'oreille, il répondit d'une voix claire :

— Oui! oui! oui!...

— S'il en est ainsi, je crois que, non contente d'être voleuse, cette pie n'a aucun repentir.

— Oui! oui! oui!... fit le perroquet.

La mère se retourna vers les fillettes :

— Mes enfants, dit-elle, je désire qu'à partir d'aujourd'hui le nom de cette ingrate ne soit plus prononcé.

Et maintenant, allons déjeuner.

— Maman, permets-tu que j'emporte Jacquot; il a un petit perchoir dans un coin de la salle à manger... On l'approchera de la table; dis... veux-tu?

— Certes, oui, ma chère Hélène, prends le perroquet.

Mais la surprise fut générale lorsqu'on vit maître Jacquot tourner sur lui-même, descendre les échelons de son perchoir et se diriger en se dodelinant vers la salle à manger.

A partir de ce premier déjeuner, l'aimable oiseau assista à tous les repas et ne tarda pas, par ses

Oui! oui! oui!

Non! non! non!

toujours si bien placés, à consoler entièrement sa jeune maîtresse de l'ingrat abandon de Sautillette.

WILFRID PAGART.

FIN

UN TÉLÉGRAMME POUR LE CIEL

— Mère, on dit qu'aujourd'hui le bon Dieu vient de naître.
Ne pourrais-je le voir ? J'en serais bien content.

— Oui, c'est l'Enfant Jésus ; si tu veux le connaître,
Promets-moi d'être sage, et partons à l'instant.

— Bonjour ! petit Jésus. — Comment, dans une crèche
Tu dors !... Tu n'as donc pas un plus joli berceau ?
Mère, si tu voulais que, vite, on se dépêche
De lui donner mon lit ; car il est bien plus beau.

Tu dis que cet Enfant est le maître du monde !
Qu'au ciel il a placé la lune, le soleil ;
Et ce beau bleu d'azur qui reflète, dans l'onde,
Les étoiles en feu d'un éclat sans pareil ?

Je croyais voir son front orné d'une couronne,
Des tapis sous ses pieds portant des franges d'or ;
Des Anges pour bercer sa couchette mignonne.
Savent-ils qu'il est né ? Peut-être pas encor.

Il faut le soulager, il a froid. Vois ses langes ;
Ils sont tous déchirés, le vent passe au travers ;
Envoyons, si tu veux, une dépêche aux Anges,
Pour qu'ils viennent servir le Roi de l'Univers.

Allons au télégraphe. Oh ! pour ce qu'il en coûte !...
Adieu ! petit Jésus. Nous allons revenir
Avec un gros paquet. Mais, pour payer ma route,
Si je suis le premier, tu devras me bénir.

Tu nous reconnaitras, n'est-ce pas, tout à l'heure ?
L'enfant déjà faisait en avant quelques pas.
Il n'avait qu'un désir, regagner sa demeure ;
Mais sa mère restait, elle ne bougeait pas.

Albert la tirait toujours, et de plus belle :
— Mère, si tu ne viens, je serai le dernier.
Les Anges partiront, eux, vite, à tire d'aile,
Et moi ! Car nous devons porter un grand panier.

Allons donc à l'instant déposer la dépêche.
Qui sait si tout cela se fera promptement ?
Le monsieur, l'autre jour, se montrait si revêche !
Par ce qu'il veut on doit passer absolument.

Ma bonne avait beau dire, il recomptait sans cesse :
« — C'est vingt mots, » disait-il. « Un de plus ou de moins,
« Avouez !... » reprenait Claire avec politesse.
Elle dit, mais paya le surplus néanmoins.

Partons ; car cet Enfant souffre, petite mère,
Il souffre puisqu'il pleure. Est-ce un âne, est-ce un bœuf
Qui peuvent l'échauffer ? Partons ! De sa misère
Il faut le retirer, le mettre tout à neuf.

Emportons-le chez nous, ce serait mieux encore ;
On lui ferait du feu dans la chambre aux enfants.
Mais non !... C'est le bon Dieu que tout le monde adore,
Il ne peut demeurer dans des appartements.

Il doit absolument rester dans une église,
Où l'on vient le prier. Bonne mère, partons.
Les Anges, tu verras, — quelle triste surprise ! —
Déjà seront rendus quand nous arriverons.

— Eh bien ! mon cher enfant, viens, je suis à ton ordre.
Au télégraphe ! Allons ! Mais à condition
Que, réfléchis-y bien, car je n'en veux démordre,
Tu feras tous les frais de la commission.

— Oui. D'abord en vingt mots je vais dire, mais compte :
« *Anges, vite, apportez un beau lit tout doré,*
« *Couvertures, fins draps...* » Ai-je déjà mon compte ?
« — Va. » — « *Pour l'Enfant Jésus, de froid décoloré.* »

— Après ? — Comment, après ! Je n'y suis pas encore ?
— Et l'adresse ? — Ah ! c'est juste « *Aux Anges du bon Dieu.* »
— Pour venir où ? Là-haut, tu penses, on l'ignore,
— Mais à notre paroisse, à Saint-Thomas, parbleu !

— Très-bien ! En route donc. Au bureau l'on arrive.
Ce jour-là l'employé parut de bonne humeur.
Albert dicta. La voix était impérative ;
Pour un peu le commis aurait ri de bon cœur.

L'enfant, lui, sérieux, recueilli, l'on peut dire,
Le cœur tout oppressé, chercha sa bourse... en vain !
Il rougit. Il craignit un retard ; quel martyre !
Sa mère lui glissa de l'argent dans sa main.

Il bondit et paya, puis, entraînant sa mère,
Il comprit qu'il n'avait à perdre aucun instant :
— Courons, dit-il, chercher ce qu'il faut, et j'espère
Que je serai rendu le premier maintenant.

Il revint en effet, et l'on pense le reste...
Les *Anges du bon Dieu* n'étaient point descendus !
Auprès du saint Enfant nul messenger céleste ;
Le bœuf et l'âne seuls à ses pieds étendus.

Pour lui c'était bonheur ! S'approchant de la crèche,
A terre il dépose son modeste présent :
Draps, couvre-pieds, rideaux, layette riche et fraîche,
Étalant chaque objet d'un air fort amusant.

Tout fier il attendait la céleste cohorte :
— Me voici le premier, petit Enfant Jésus,
Bénis-moi. Maintenant, vois ce que je t'apporte :
Non, tu n'auras plus froid, tu ne souffriras plus.

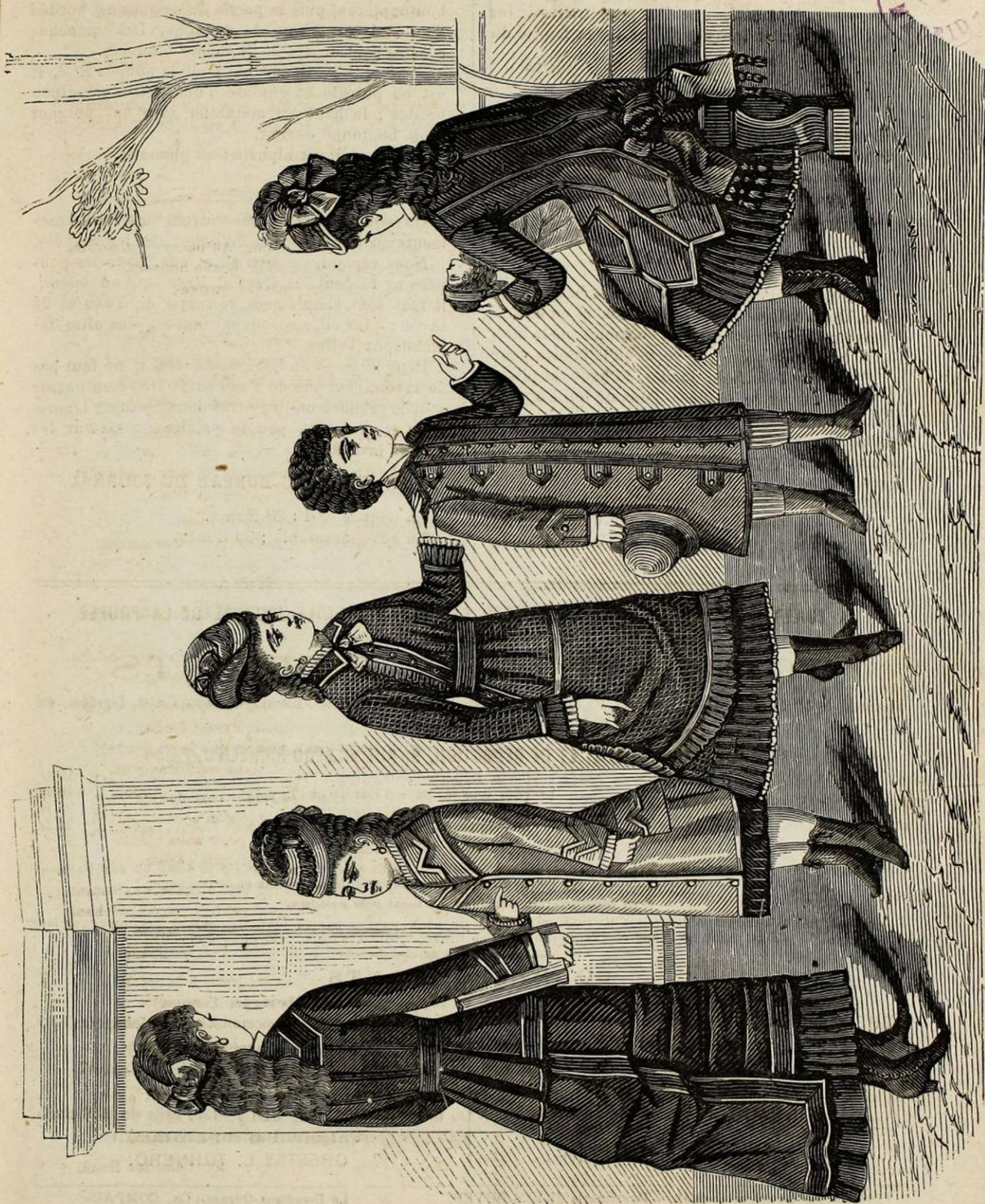
D'abord bientôt aussi les Anges vont descendre.
« — N'y compte pas, enfant, ils en sont empêchés...
« Jésus doit être nu, délaissé, pour nous rendre
« Le bonheur éternel perdu par nos péchés.

« *Il faut qu'il souffre !...* » Albert, d'une voix caressante :
— Pauvre petit ! dit-il, qu'il est bon ! nous méchants !
Il ne faut plus alors que désormais je mente,
Que je sois paresseux au moins d'ici longtemps.

Pour cela je viendrai tous les jours à la crèche
Te voir, petit Jésus, ce sera mon bonheur ;
Mais afin d'être sage, et que rien n'en empêche,
En partant aujourd'hui, je te laisse mon cœur.

Il quittait à regret. Heureuse était sa mère !
Quant au paquet, eh bien ! du pauvre il fut la part.
On le fit à l'instant porter au presbytère ;
Mais tout pensif, Albert le suivait du regard...

M^{me} Célestine Doré.



FEUILLE DE DÉCOUPAGE

Costumes à découper et coller pour travestir les deux poupées figurines contenues sur la feuille du mois dernier.

DESSIN DE BRODERIE SUR ÉTOFFE

Bande de broderie anglaise pour garniture de pantalon, col ou tablier ; toute la broderie se fait au cordonnet avec du cordon assez fin pour donner de la légèreté au travail, le bord est un feston point de rose.

PLANCHE DE TRAVAUX

N^{os} 1 à 5. — Pelisse longue pour le bébé incassable. On la fait en piqué pour l'été, et en cachemire pour l'hiver; notre patron ne donne que la moitié de la grande pièce, de sorte qu'il faudra pour la tailler plier l'étoffe en double, le haut est plissé ou froncé autour de la pièce d'épaule qui s'agrafe devant. La pèlerine se coud autour de l'encolure, elle se recouvre avec une bande de broderie, si la pelisse est en piqué blanc. La manche est assez large.

N^o 6. — Chemise garnie pour la poupée n^o 4. Le haut est monté froncé autour d'un poignet brodé avec une petite bande, piquée de chaque

côté. La fente du devant est garnie d'une bande encadrée de broderie, et sur laquelle on fait les boutonnières, puis la partie de dessous est bordée d'un biais et garnie de boutons. Les manches courtes sont ornées de la même broderie.

N^{os} 8 et 9. — Grand col pour la poupée n^o 4. Il est en percale et entouré d'une petite garniture brodée ; le haut est maintenu dans un poignet droit boutonné devant.

N^o 10. — Petit alphabet au plumetis.

On nous demande très-souvent des renseignements sur la manière de débarbouiller les poupées.

Nous répondrons à ce sujet que, pour les poupées n^o 4, dont les têtes et bras sont en *biscuit*, il faut tout simplement se servir de l'eau et du savon ; plus elles seront savonnées, plus elles deviendront belles.

Pour le corps du bébé *incassable*, il ne faut pas de savon, rien que de l'eau suffit très-bien ; avoir soin de prendre un linge très-doux, essuyer légèrement et passer un peu de poudre de riz sur les parties lavées.

EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

La poupée n^o 4 : 20 francs.

Le bébé incassable : 30 francs.

TOILETTE DES ENFANTS, LE CONSEILLER DES ENFANTS ET LE JOURNAL DE LA POUPÉE

RÉUNIS AU

JOURNAL DES ENFANTS

Un mois, avec Gravures coloriées, Patrons, Jeux variés, Surprises, Découpages, Récits, Contes, Légendes, etc.

LOI D'ABONNEMENT ET DE RÉDACTION, 9, RUE VILLEDOR-RICHELIEU, PARIS

T	ABONNEMENT :	Paris, Départements, Algérie	12 fr.
		Pour tous les pays d'Europe et l'Egypte	16 fr.
		Etats-Unis et colonies françaises	20 fr.
		Amérique, colonies et pays d'outre-mer	24 fr.

Un numéro seul : 2 francs.

Les abonnements sont d'avance et se font pour l'année entière. — Envoyer un mandat sur la poste ou sur Paris. — Abonner également par l'entremise des libraires des départements et de l'étranger.

Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

Les personnes qui désirent obtenir des patrons en dehors de ceux publiés par le journal, devront accompagner leur demande de un franc cinquante centimes, en timbres-poste Français, pour chaque modèle.

CORRESPONDANTS

London :

ASHER and Co, 13, Bedford St., Covent's Garden, W. C.

Lyon :

M^{me} PHILIPPE BAUDIER, 29, rue Gasparin.

Marseille :

M. BONNAUD, 17, rue des Beaux-Arts.

Madrid :

BAILLY-BAILLIÈRE, 16, plaza de Topete.

Valencia (ESPAGNE) :

S^{os} JANINI y Co, Negociantes, calle de Zaragoza, 7 y 9.

Rio de Janeiro (BRÉSIL) :

J.-B. LOMBAERTS, rua dos Ourives, 17.

Buenos-Ayres :

Libreria de C. - M. JOLY, 135, calle de la Victoria.

Valparaiso et Santiago :

ORESTES L. TORNERO.